

# LES DESCENDANTS D'ANTOINE LE BEL AU PEHELBRONN

## 1) Anne Catherine de St-Roman (1749-1797)

Anne Catherine de St-Roman, la veuve d'Antoine Le Bel, revient au Pechelbronn avec ses trois enfants en mai 1789 pour l'inventaire des biens laissés par feu son mari. Il fut alors décidé de continuer l'exploitation en indivis avec l'aide du fidèle Saget, le garde-magasin. Mais la période révolutionnaire sera particulièrement agitée. Dès la fin juillet 1789, le Pechelbronn est ainsi assailli par les habitants de Kutzenhausen, leurs préposés à leur tête et « *armés de toutes sortes d'instruments* ». Ils veulent forcer la veuve à restituer les 18 arpents de communaux qu'Antoine Le Bel avait obtenus en concession héréditaire en 1766. Il avait alors prétendu avoir en besoin pour y étendre son exploitation minière. En réalité, il n'y ouvrit que deux semblants de puisards, avant d'y planter de magnifiques vergers.

Seule face à l'émeute, sa veuve dut alors consentir par écrit à cette restitution, dans la maison du syndic, où elle avait été entraînée de force. Trois jours après, il lui fallut encore re-signer un acte en bonne et due forme devant le notaire de Woerth. Des 18 arpents, elle ne put garder qu'un seul, où Antoine avait aménagé un jardin, une grange et une écurie, et pour lequel elle dut payer un loyer de 30 francs par an. Quant aux vergers, ils furent arrachés et réduits en cendres.

Le 23 juin 1790, cependant, la veuve obtient de son seigneur territorial un renouvellement de six ans du bail emphytéotique de sa mine. Puis, fin 1790, elle se décide à achever la cession des propriétés rouergates, sa destinée étant désormais elle aussi exclusivement alsacienne. Mais à notre connaissance Victor Devals, le prêtre et prévôt de la collégiale de St-Sernin, qui avait été le chargé d'affaires d'Antoine dans le lointain Rouergue, ne vendra qu'une pièce de terre et jardin d'un boisseau environ à un négociant de St-Sernin, qui la revendra au quintuple quatre jours plus tard. Après quoi, le prévôt Devals paraît avoir été chassé à son tour de St-Sernin par les événements de la Révolution.

Puis, à l'automne 1791, en recherchant de meilleures sources salées dans l'enclos de la saline de Soultz, à six km à l'est du Pechelbronn, on trouva des lits de sables bitumineux semblables à ceux que les Le Bel exploitaient au Pechelbronn. Le baron de Bode, le propriétaire de cette saline, fut évidemment autorisé à les exploiter. Situés directement sur la grand-route de Strasbourg à Landau, ils allaient donc facilement pouvoir concurrencer le Pechelbronn, perdu au fond de son cul-de-sac de Lampertsloch. Du coup, ce fut la guerre. Anne-Catherine recourut à tous les moyens pour obtenir la fermeture de cette exploitation. Elle ouvrit un procès, excita la populace contre le baron (ancien colonel au Royal Deux-Ponts, régiment allemand au service de la France). Finalement, c'est sa fille aînée Marie-Anne Charlotte, qui porta l'estocade fatale.

En juin 1777, elle avait épousé à Paris Claude Alexis Mabru, le fils d'un collecteur d'impôts du comte d'Artois en Auvergne, ami de son père. Très radical, quoique fort timide de nature, celui-ci devint ensuite juge au tribunal du département du Puy-de-Dôme. Elle s'estima donc la mieux placée pour dénoncer à deux reprises avec son mari le baron de Bode au ministre de l'intérieur Roland comme émigré non rentré à temps. Le baron dut alors se cacher à Wissembourg et finalement s'enfuit pour de bon avec toute sa famille.

Il revint en septembre 1793, à la suite de l'armée de Condé et des Austro-Prussiens. Son ami, le prince de Salm, qui commandait des hussards, se chargea alors de le venger en pillant la mine du

Pechelbronn de fond en comble et fit traîner Anne-Catherine de cachot en cachot jusqu'à Brumath. Elle ne retrouva sa liberté qu'en décembre 1793, à la faveur de la contre-offensive Hoche, mais décéda dès le 21 août 1797, à l'âge de 57 ans. « *Madame Le Bel*, écrit d'elle la baronne de Bode, *était une violente patriote. Elle est la cause de tous nos malheurs. Elle avait obtenu de faire guillotiner tous nos enfants, de peur qu'ils nous vengent de nos pertes, quand ils seront grands* ». Au conventionnel Loysel, en visite d'inspection au Pechelbronn en 1795, Anne Catherine s'était vantée d'être une descendante d'Abraham Duquesne, le vice-amiral protestant de Louis XIV qui bombardait Alger par deux fois. Mais cette ascendance n'est pas prouvée.

La mine de bitume de Soultz ne fut pas fermée pour autant. Bien au contraire, elle dut fournir comme Pechelbronn des graisses pour les roulages de l'armée du Rhin. Ironie du sort : sous la houlette de la République, les deux établissements furent donc tenus de coopérer. Mais Soultz arriva à épuisement dès 1798.

## **2) Jean-André Geynet (1765 - ?)**

Le garde-magasin Saget devenant âgé, la direction de la mine du Pechelbronn était assurée pendant ce temps par Jean-André Geynet, un agent de la sous-préfecture de Wissembourg, fils d'un boulanger devenu aubergiste à Wissembourg, que Rosalie, la seconde fille d'Anne-Catherine, avait épousé début août 1794. Sans expérience industrielle, Jean-André eut cependant la bonne idée de s'appuyer autant que possible sur l'Agence des mines que la Révolution venait de créer à Paris pour conseiller et former les dirigeants d'établissements miniers. Il tenta de pallier la pénurie de main d'oeuvre, due à la Grande Fuite de fin décembre 1793, par la réquisition de militaires. Jusqu'à 36 hommes lui furent ainsi affectés en mars 1795. Mais il pâtit également d'une pénurie de subsistances, de bois et de voiturages, de l'inflation galopante, du mauvais temps, des maladies et de l'indiscipline de ses personnels.

## **3) Marie Joseph Achille Le Bel (1772-1842)**

Marie Joseph Achille (1772-1842), le seul fils d'Antoine, lui, était parti à vingt ans comme volontaire des armées de la République. Il participa donc avec l'armée des Alpes au siège de Lyon du 14 août au 9 septembre 1793. A priori, il fit ensuite campagne en Italie et restera absent quatre années. Quand il revint, « *il trouva sa mère mourante et ses propriétés ruinées* ». L'indivision avec ses deux soeurs fut continuée. Mais sans attendre, il fallut s'occuper d'obtenir le renouvellement de la concession minière, qui allait expirer le 6 novembre 1798. Maire Joseph Achille repartit donc pour Paris faire le siège des bureaux. Il y séjourna trois années entières, laissant une nouvelle fois la direction de l'établissement à son beau-frère Geynet.

Le 10 novembre 1800, le Premier Consul signait enfin l'arrêté tant désiré. Celui-ci fixa la durée de la concession à cinquante années pour une superficie, beaucoup plus étendue, de 92 km<sup>2</sup>, délimitée par les clochers de Mattstall, Birlenbach, Hunspach, Hoffen, Leiterswiller, Köhlendorf, Niederbetschdorf, Oberbetschdorf, Schwabwiller, Biblisheim, Durrenbach, Gunstett, Oberdorf, Woerth et Mattstall. Par précaution, il interdisait également toute reprise de l'exploitation du bitume à la saline de Soultz.

Le couple Mabru, toujours établi à Clermont-Ferrand, voulut alors obtenir « *sa portion héréditaire* », surtout que son troisième fils, Paul, allait également faire Polytechnique. Marie Anne Charlotte refit donc le voyage d'Alsace avec ses deux cadets, suivi bientôt de son époux Claude Alexis. Mais le 28 juin 1801, par devant le notaire Lacombe de Strasbourg, ils renoncèrent finalement à toute prétention sur le Pechelbronn. Ils demandaient seulement que la dot de 40 000 livres

qu'Antoine Le Bel avait promise à sa fille en 1777, soit un jour versée, mais sans préciser comment. Claude Alexis se tuera ensuite sur la route du retour, dans un accident de son attelage.

Pechelbronn appartenait donc désormais aux seuls Marie Joseph Achille et couple Geynet. Ils reprennent les acquisitions de terres agricoles et construisent le « château » Le Bel actuel, assez grand pour les accueillir tous avec leurs familles et leur domesticité. Pour financer les travaux, ils doivent cependant se séparer fin 1805 pour 30 000 francs le bien-fonds de Schoenenbourg.

Marie Joseph Achille s'installera au « château » avec Marie Salomé Kraus, 24 ans, qu'il avait épousée à l'été 1806, à l'âge de 34 ans. C'était la seconde fille d'un marchand de drap luthérien de Wissembourg, Jean Daniel Kraus (1751-1811), membre comme lui de la loge franc-maçonnique de la Triple Union de Wissembourg. Leur contrat de mariage du 1<sup>er</sup> juillet 1806 ne comporte donc aucune référence religieuse, mais les Le Bel seront désormais très abondamment pourvus en linges de maison de toutes sortes.

Puis Marie Joseph Achille se brouille avec son beau-frère. En 1812, il fait venir, de Clermont-Ferrand, Auguste Mabru, le second fils de sa soeur Marie-Anne Charlotte, pour lui confier la direction des travaux souterrains, puisqu'il était toujours sans emploi, mais passionné de géologie. Le 6 mars 1815, Marie Joseph Achille exige ensuite du couple Geynet de déguerpir et de renoncer à sa moitié sur le Pechelbronn, moitié qu'il lui racheta pour 28 000 francs en liquide et 72 000 francs « *en différents effets de commerce* ». Le couple Geynet s'installera dans l'ancien château Renaissance des comtes de Hanau-Lichtenberg du bourg voisin de Woerth, où Jean André s'adonnera ensuite tant bien que mal au commerce du bois. Auguste Mabru, lui, épousera le 2 mai 1815 la dernière des soeurs Kraus, Rosette Barbe, et l'installera dans les appartements libérés, mais sans se voir accorder la moindre part sur le domaine du Pechelbronn, celui-ci étant désormais la propriété du seul Marie Joseph Achille.

Celui-ci ne marquera aucun intérêt pour l'exploitation minière. Sa vraie passion est l'agriculture, bien qu'il ait passé toute son enfance à Paris. Il n'eut donc de cesse d'arrondir son domaine cultivé, sans craindre de se lancer parfois dans de grandes opérations. En avril 1806, il demande ainsi (avec Jean André Geynet) à être rétabli dans le bail héréditaire du communal du Krummelgut, dont sa mère avait été dessaisie de force à l'été 1789. Le préfet l'accorda le 30 juin 1807, bien que ce communal fut alors cultivé par quelque 35 particuliers du cru. Mais Kutzenhausen se pourvut devant le Conseil d'Etat en confiant la défense de ses intérêts à un avocat parisien. Le 27 septembre 1808, le préfet doit ainsi annuler son arrêté du 30 juin 1806. Puis un décret impérial du 19 juillet 1810 réintègre Kutzenhausen dans la propriété de l'ensemble des 80 arpents de communaux qu'elle avait trop hâtivement aliénés en 1795. Tous ces communaux devaient être réaffermés par enchères pour neuf années.

C'est ainsi que Marie Joseph Achille put reprendre en location près de huit hectares dans le Krummelgut. Il se proposa de les racheter au printemps 1820 au tarif de mille francs l'hectare. Ce qui eut lieu le 20 avril 1821, mais par voie d'adjudication, où il fut d'ailleurs le seul enchérisseur.

Il acquit également de grasses prairies le long de la Sauer ainsi qu'entre Soultz et Kutzenhausen, dans le Taubenloch. Le 15 juin 1816, il racheta aussi pour 600 francs un hectare 15 ares provenant de l'ancien bien communal du Rummelgut de Lampertsloch. Puis le 19 août 1825, il racheta pour 5 000 francs l'ermitage du Liebfrauenberg, dont le curé de Soultz avait échoué à rétablir l'ancien pèlerinage...

Marie Joseph Achille était un partisan de l'assolement quadriennal, qu'il avait introduit dans ses terres dès 1800. En 1805, il est cité comme membre résident de la Société d'agriculture du département du Bas-Rhin. Il lui adressera au moins cinq mémoires : sur le semis des pommes de

terre ; les plantes à fourrages dans le canton de Woerth ; les moyens de fertiliser les terrains sablonneux des environs de Haguenau ; l'introduction de la race des moutons mérinos dans le département du Bas-Rhin ; et sur l'achat d'une ferme et la manière d'en tirer le meilleur parti.

Il acquit sur le coteau du Schmalzberg à Lampertsloch plusieurs parcelles de vignes, qu'il replanta en 1822 de cépages sélectionnés de France et des bords du Rhin. En 1827, il importa des vaches et des taureaux des cantons de Schwytz et de Berne. C'est donc bien volontiers qu'il accueillit Jean-Baptiste Boussingault, le jeune directeur de la mine d'asphalte de Lobsann, et qu'il lui accordera la main de sa fille Adèle en janvier 1835. Celui-ci pourra alors lancer au Pechelbronn toutes les expérimentations agricoles qu'il voudra, permettant ainsi le décollage de cette nouvelle science appelée chimie agricole. La bibliothèque de Marie Joseph Achille totalisera 529 ouvrages, dont 25 sur l'élevage des chevaux et autres animaux de ferme, 59 ouvrages d'agronomie et seulement 54 ouvrages de minéralogie.

Marie Joseph Achille sera aussi maire de Lampertsloch pendant toute la Restauration, veillant constamment au bon emploi des maigres deniers communaux, donc à leur affectation prioritaire à l'école et à la voirie. Il pilotera également l'agrandissement de la nef de l'église simultanée villageoise, empêchant par conséquent le pasteur Rollé de Preuschof, à Lampertsloch comme à Preuschof, de faire construire un nouveau temple, car cela aurait doublé les frais d'entretien des lieux de culte.

#### **4) Auguste Mabru (1780-1853)**

La mine et l'usine, elles, continuaient d'être tenues pendant ce temps par Auguste Mabru. Aux puits André Achille (38 m de profondeur) et Marie-Louise (54 m de profondeur), il substituera en 1822 un puits Auguste (qui s'effondrera hélas en 1836) ainsi que le puits Adèle (32 m de profondeur), du nom de la fille de Marie Joseph Achille. Ces puits communiquaient deux par deux pour améliorer l'aération des galeries. En 1827, pour améliorer encore cet aération, Auguste installera également une cheminée « à la liégeoise ». Pour la première fois, il tient aussi des comptes extrêmement précis, susceptibles de contester ceux de l'ingénieur des mines départemental. A l'usine, pour obtenir une séparation complète sables-bitume, il teste le lavage des écumes à l'eau froide. Mais un lavage à l'eau bouillante, suggéré par Louis Frédéric Achille Le Bel (le fils de Marie Joseph Achille) et copié de Lobsann, s'avéra plus efficace. Auguste expérimente également un fourneau dit Chaussonot, constitué de chaudières trouées en tôle. Ce fut une autre déception. La production n'augmenta pas vraiment, se stabilisant autour de 700-800 quintaux métriques de graisses par an, pendant que les effectifs oscillaient entre 70 et 80 ouvriers.

Ses succès, finalement, seront ailleurs. Il met au point un procédé de fabrication d'encres d'imprimerie à base de noir de fumée de bitume. A l'exposition des produits de l'industrie française de 1827, au Palais du Louvre à Paris, il en expose des échantillons, qui promettent d'être plus économiques que les encres habituelles. Il monte donc une petite fabrique au Pechelbronn même, dont nous savons qu'elle dut livrer en 1837 des imprimeurs de Lausanne et de Marseille.

Son autre succès, ce sont les sondages. En 1821, il retrouvera ainsi dans Sultz même (devant la poste et l'église catholique actuelles) le prolongement des filons bitumineux de la saline, mais sans pouvoir les exploiter. En 1830, enfin, il découvre dans le bas de Schwabwiler du pétrole liquide de type pennsylvanien, utilisable tel quel comme lubrifiant ou combustible d'éclairage, contrairement aux sables bitumineux du Pechelbronn.

Quand en 1838 il se sépare des Le Bel, pour s'installer rue Entenlach à Haguenau, c'est donc sur ce double acquis (noirs d'imprimerie et pétrole de Schwabwiler) qu'il va miser. Une concession de

11,3 km<sup>2</sup> lui sera ainsi accordée le 26 décembre 1841, mais il la revendra à un parisien dès 1848. Il se concentrera ensuite sur la fabrication d'encres d'imprimerie, que son fils poursuivra après sa décès, le 7 novembre 1853.

### **5) Louis Frédéric Achille Le Bel (1807-1867)**

Quand Marie Joseph Achille trépassa le 10 mai 1842, il léguait plus de 180 hectares de terres labourables, vignes, prés et prairies. Ceux-ci seront scrupuleusement partagés en mars 1843 entre ses deux enfants, Louis Frédéric Achille et Adèle, épouse Boussingault. Le domaine du Pechelbronn sera d'abord exploité en indivis par Louis Frédéric Achille, puis en son seul nom.

Bien que formé à l'Ecole des mines de St-Etienne, Louis Frédéric Achille sera lui aussi un agriculteur. Il s'entendait parfaitement avec Boussingault, autre mineur stéphanois, y compris et surtout sur le terrain de l'économie rurale. Comme lui, il était obsédé par l'amélioration des rendements et leur évaluation mathématique.

Dès 1837, Louis Frédéric Achille, à 30 ans, avait d'ailleurs repris la direction de l'activité agricole du Pechelbronn. Dès 1838, il arrêta l'assolement quadriennal de son père pour généraliser l'assolement quinquennal, avant de revenir toutefois en 1856 au précédent, la rotation quinquennale, expliqua-t-il, ne lui ayant pas permis « *de bien nettoyer les terres, surtout pendant les années humides* ». Introduite au Pechelbronn par Boussingault, il développe également la culture du topinambour, d'abord hors rotation, puis en alternance avec la luzerne, qui est sa grande innovation.

En 1847, il remporte le premier prix de 500 francs pour « *l'exploitation agricole la mieux dirigée* » des cantons de Soultz et de Woerth. En 1849, il invente un procédé de pralinage des grains de blé pour semer moins dru. A partir de cette date, et jusqu'en 1866, il adresse des mémoires à la Société impériale et centrale d'agriculture de France, d'autant que Boussingault siégeait dans ses instances dirigeantes. Ses contributions portent sur l'expérimentation des fourrages cuits ; la valeur nutritive du tourteau de pavot pour l'alimentation des chevaux attelés aux tourniquets de ses puits de mine ; le calcul du prix de revient du porc, du mouton, et des fumiers de ferme. Il fournit également le tableau de ses rendements annuels, qu'il éditera ensuite à Wissembourg en 1859 et 1864 sous la forme de deux brochures successives. Il siège d'autre part au comice agricole de l'arrondissement de Wissembourg, comme vice-président pour le canton de Woerth et se montre à chacune de ses fêtes annuelles. En 1859, il remporte une médaille d'or au concours régional de Strasbourg pour ses expérimentations sur la valeur nutritive des fourrages et l'accroissement des animaux ; puis, en 1866, une autre médaille d'or pour l'ensemble de ses travaux agricoles, théoriques et pratiques.

C'est évidemment lui qui reprend en mains les travaux de mine après le départ d'Auguste Mabru. Il reconstruit le puits Auguste effondré jusqu'à 54 m de profondeur. Il ouvre le puits Glückauf en 1838 (50 m) ; le puits Madeleine, en 1839, jusqu'à 72 de profondeur (du nom de sa femme Madeleine Martin, épousée en juillet 1838) ; le puits Salomé, en 1841... Mais dans cette zone d'exploitation, située au nord-est du Pechelbronn, les galeries sont grisouteuses. Les travaux devaient y être interrompus pendant les mois d'été, l'air devenant irresponsable. Puis les explosions et inflammations se multiplient. On en signale le 26 août 1840, le 26 avril 1841, le 30 mars 1843, le 30 janvier 1844... Celle du 16 juin 1845 tuera finalement cinq ouvriers mineurs et en blessera deux. C'est la première grande catastrophe de la mine. La lampe Davy est rendue obligatoire et les consignes de sécurité sont encore renforcées. Mais la direction du nord-est, de moins en moins productive d'ailleurs, est progressivement abandonnée.

Louis Frédéric Achille ouvre le puits suivant (puits Joseph) en 1849 dans le Niederwald, et le puits Georges (du nom de son maître mineur Georges Kuhn münchen) en 1865 au sud du Pechelbronn.

Ceux-ci sont davantage infiltrés d'eaux, mais donnent une huile de suintement comparable à celle de Schwabwiller. En augmentation constante, la production de cette huile atteindra 186 tonnes en 1872.

A l'usine, Louis Frédéric Achille adopte la tourbe à partir de 1840, mais seulement jusqu'en 1848, où la houille, en usage depuis 1845, la remplace définitivement. Pour économiser le combustible, il concentre également les cuissons sur les mois d'été. En 1858, le garde-magasin Imbs, recruté en 1850, invente un nouveau type de fourneau, plus économique en combustible et permettant de réduire le nombre de chaudières par fourneau de six à quatre. Cependant, malgré tous les efforts, les graisses du Pechelbronn ne percent pas dans les nouvelles manufactures en tous genres, qui se multiplient alors, pas même dans les filatures alsaciennes. C'est qu'elles ne sont pas assez pures, ni assez fluides, puisqu'elles contiennent de la paraffine, qu'on ne savait pas encore extraire, par manque de maîtrise des procédés de raffinage chimique. En 1869, Pechelbronn n'a ainsi produit que 618 quintaux de graisses, avec 52 ouvriers, contre 825 quintaux avec 104 ouvriers en 1838.

Louis Frédéric Achille tenta d'enrayer ce déclin en faisant, en novembre 1861, un procès à la société Latil & Cie, qui exploitait la mine d'asphalte voisine de Lobsann. Il l'accusa de produire des huiles pyrogénées à partir de son calcaire bitumineux, alors qu'une convention de réciprocité conclue le 11 octobre 1810 entre les deux mines avait réservé les produits fluides (graisses) aux Le Bel, et les produits durs (mastic asphaltique) à Lobsann. En conséquence, il réclamait un dédommagement de 50 000 francs. Le procès navigua entre le tribunal première instance de Wissembourg, la cour d'appel de Colmar et la cour de cassation à Paris. Mais les Le Bel n'obtiendront leur dédommagement (60 000 francs) qu'en 1875, dans le cadre du droit minier allemand. En contrepartie, Lobsann fut reconnu libre de valoriser son calcaire bitumineux comme il l'entendait.

Plus modeste, la carrière politique de Louis Frédéric Achille se bornera à être conseiller municipal de Lampertsloch dans l'opposition catholique. Il ne sera maire qu'en 1865 et seulement pour deux ans, jusqu'à son décès.

## **6) Joseph Achille Le Bel (1847-1930)**

L'unique fils de Louis Frédéric Achille ne suivra pas une école des mines, mais Polytechnique, et cela de 1865 à 1867. Au décès de son père, il revient en Alsace. Mais la direction du Pechelbronn (mine, usine, ferme) est continuée par sa mère et ses deux soeurs non mariées, Emma et Marie. Désireux de percer le mystère de la composition intime des pétroles du Pechelbronn, il fréquente pendant quelque temps le cours de chimie du Pr Liès-Bodart de l'université de Strasbourg, puis obtient d'être préparateur chez Balard au Collège de France, à Paris. A la première occasion, il le quitte pour entrer dans le laboratoire de Charles Adolphe Würtz de la Faculté de médecine de Paris, qui est alors à la pointe de la théorie atomiste en France. Würtz, de plus, est un Alsacien, fils d'un pasteur de Strasbourg. Il aime s'entourer de jeunes chimistes accourus de toute l'Europe, y compris d'Allemagne, créant entre eux la plus vive émulation possible.

Avec l'Allemand Arthur Henninger, Joseph Achille y conçoit ainsi un nouvel appareillage de distillation fractionnée. Aidé des Alsaciens Frédéric Brüstlein, puis Achille Müntz (le fils du notaire de Soultz), il s'attaque à l'analyse de la composition chimique des pétroles et des dérivés de leur distillation, dont l'asphaltène, que Boussingault avait déjà réussi à isoler en 1836. Il détecte des éléments minéraux, qui lui font rejeter la théorie des géologues allemands, expliquant l'origine des hydrocarbures par des fermentations organiques. Il se convainc au contraire, comme le russe Mendéléiev, l'auteur de la table des éléments, qu'ils proviennent d'une réaction chimique dans la ferrisphère entre la vapeur d'eau et le carbure de fer. Théorie qu'il tiendra à réaffirmer à la veille de

sa mort, le 20 avril 1928, à 81 ans, devant la Société chimique de France.

A partir de ses analyses des pétroles, Joseph Achille élaborera également fin 1874 la théorie du carbone asymétrique (point de départ de la stéréochimie) et cela en même temps que le Hollandais Jacobus Henricus Van't Hoff (1852-1911), qui avait lui aussi travaillé quelque temps au laboratoire de Charles Adolphe Würtz. Celui-ci fera ensuite carrière à l'université de Berlin et décrochera en 1901 le premier prix Nobel de chimie. Mais lui, Joseph Achille restera un chercheur indépendant et isolé, dans des laboratoires qu'il équipait à ses frais dans ses propres résidences et appartements. A la fin de sa vie, il se fourvoya également dans sa théorie du rayon catathermique.

Vers 1875, il était revenu au Pechelbronn, donc dans l'Alsace allemande depuis 1871. En 1879, il y introduit le procédé français de forage Fauvelle, qui lui permit d'atteindre à plus grande profondeur, non plus des nappes de sables bitumineux, mais des poches d'huile plus légère, accompagnée de gaz. Abandonnant les anciens procédés de cuisson à l'eau, il développe en grand les procédés de distillation et de déparaffinage. Mais il reste célibataire et ne se sent pas la force de développer le Pechelbronn à la hauteur des nouvelles attentes de l'industrie manufacturière. En 1889, il vend donc l'héritage de ses aïeux pour 3 millions de marks à une société d'industriels alsaciens francophiles, qui voulaient éviter que ce patrimoine ne tombe entre des firmes allemandes. Manque de chance, au bout de quelques années, ils devront s'y résoudre quand même.

Joseph Achille, lui, s'installa à Paris avec ses deux soeurs non mariées. Parallèlement à ses recherches chimiques personnelles, il se fait le bienfaiteur de la Société chimique de France et de la Société préhistorique française. Il les héberge dans ses immeubles et en assure parfois la présidence annuelle. En 1912, il racheta le site préhistorique de Laugerie-Basse, près des Eyzies, afin de le protéger des fouilles sauvages et le légua à la Société chimique. Joseph Achille Le Bel est enterré au cimetière parisien de Bagneux, où sa tombe de marbre gris existe toujours. Ses trois soeurs, par contre, se feront enterrer à Lampertsloch, parmi leurs aïeux.

Après avoir connu leur plein développement dans l'entre deux guerres, les mines, usines et raffinerie du Pechelbronn furent fermées en 1963. Ironie du sort, la propriété de la ferme-château Le Bel fut rachetée vers 1970 par un Aveyronnais comme Antoine Le Bel : Adrien Barthélémy, alors surnommé le pape du thermalisme. C'est le fondateur de la Chaîne thermale du soleil, n° 1 européen en nombre de stations exploitées. Il voulut y concrétiser son nouveau concept de Ferme thermale, au sein du nouveau complexe thermal dit Les Cybéliades, que la Sécurité sociale et le promoteur immobilier bavarois Süwobau prévoient alors de développer autour d'une source chaude de 65° chargée d'hélium (donc dite source des Hélios) découverte par forage en 1910 et dont le débit avait pu être augmenté par un autre forage de 1970. Mais ce projet, trop grandiose, capota par la seule faillite du Bavarois. Depuis, la Chaîne thermale du soleil laisse le château à l'abandon. Son inscription à l'inventaire des monuments historiques a été demandée fin 2006 par les Amis du Musée du pétrole de Merkwiller-Pechelbronn et le Cercle d'histoire et d'archéologie de l'Alsace du Nord.

Jean-Claude Streicher (août 2007)